

# En Macédoine, les passeurs en force

**Migrants** Depuis la fermeture du corridor humanitaire, les traversées clandestines se multiplient sur la route des Balkans. Un marché juteux pour les trafiquants.

Par  
**LAURENT GESLIN**  
Envoyé spécial en Macédoine

Une vingtaine de silhouettes courbées serpentent à travers champs, le long des haies qui grimpent sur les pentes des dernières collines avant la frontière serbe. Depuis des années, les deux gros villages macédoniens de Vaksince et de Lojane, à la population albanaise, sont un nœud incontournable sur la route des Balkans qui mène les réfugiés de la Grèce vers l'Europe occidentale. Derrière les murs de ces maisons de briques, on a toujours acheté et vendu tout ce qui pouvait s'acheter et se vendre. De la drogue

sous la Yougoslavie socialiste, des armes et des filles durant les guerres des années 90, et, plus récemment, on y a organisé le passage de migrants.

Les solidarités qui tiennent ces clans se perpétuent d'une génération à l'autre. Cette dernière année, les affaires des trafiquants et des passeurs de migrants avaient pourtant périclité, alors qu'un corridor humanitaire, emprunté par près d'un million de personnes en 2015, s'était mis en place. Depuis le 8 mars, cette route migratoire des Balkans est théoriquement condamnée, avec la décision de la Croatie, de la Serbie et de la Macédoine de fermer leurs frontières. Pourtant, les passages ont repris à travers les barbelés.

## «UNE PROIE FACILE»

Le groupe disparaît soudain derrière un bosquet, probablement pris en charge dans une maison où

patientent les migrants avant de passer la frontière. La route pour quitter la Macédoine est connue depuis au moins 2012. A l'époque, des dizaines d'Algériens, de Palestiniens ou encore d'Afghans dormaient déjà tous les soirs dans les bois bordant la Serbie, même si le danger y a toujours été présent. Au printemps 2015, des centaines de réfugiés avaient été kidnappés à Vaksince avant d'être relâchés contre le versement de lourdes rançons. Après des mois d'inaction, la police

macédonienne a finalement démantelé le réseau mafieux, mais le chef du gang, un Afghan surnommé Ali Baba, a disparu dans la nature. Un an plus tard, les passeurs peuvent de nouveau se frotter les mains : la fin des passages légaux va leur amener sans cesse plus de nouveaux «clients».

Ni les forces de l'ordre ni les organisations humanitaires qui, en Macédoine, viennent en aide aux réfugiés, ne s'aventurent trop longtemps à Vaksince et Lojane. «Nous en sommes revenus à la situation de l'an dernier», déplore Jasmin Rexhepi, le président de l'association Legis, qui fédère les volontaires qui soutiennent les réfugiés. «Les migrants sont une proie facile pour les trafiquants, ils ont très peur de la police et se méfient même de nous. Surtout, la

population est beaucoup moins disposée qu'il y a quelques mois à les aider, car les médias macédoniens les présentent désormais comme une menace pour la stabilité du pays.»

Les bénévoles de Legis distribuent de l'eau, de la nourriture et des vêtements chauds aux migrants qui traversent à pied la Macédoine, avançant la nuit et se cachant le jour, marchant le long de la voie ferrée et de l'autoroute qui remontent vers le Nord – soit un périple de quelque 180 kilomètres, que les plus vaillants avalent en quatre ou cinq jours. D'autres, plus fortunés, embauchent les services de chauffeurs. Le 28 avril, une camionnette transportant 24 réfugiés a été arrêtée par la police macédonienne aux alentours de Demir Kapija.

## VÉGÉTER SOUS LE SOLEIL

La fermeture de la route des Balkans, début mars, fait également monter la frustration dans le nord de la Grèce, où des réfugiés sont prisonniers. Dans le camp d'Idomeni, à quelques mètres des barbelés de la frontière macédonienne, ils sont environ 10 000 à végéter

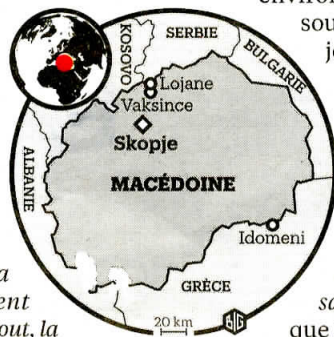
sous le soleil, au fil de journées rythmées par les distributions de nourriture. «Le gouvernement grec a déplacé 2 000 personnes des tentes d'Idomeni vers les camps de relocalisation en dur», explique Elodie Lemal, une

coordinatrice du Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés. «Certains tentent aussi de traverser la frontière macédonienne. Avec l'approche de l'été et la hausse des températures, ces départs pourraient s'accélérer.»

Ce matin-là, une quinzaine de réfugiés ont été refoulés par la police macédonienne. Les femmes sont assises, leurs enfants dans les bras, des sacs lourds comme des enclumes traînent sur le bord de la route. Rifad a enlevé ses chaussures, il ose à peine toucher ses pieds crevassés.

«Nous avons marché durant quatre jours, sans rien manger, en buvant l'eau des rivières.» L'homme, originaire de Deir el-Zor, en Syrie, affirme avoir versé 2 000 euros par personne pour un voyage qui devait mener sa grande famille en Allemagne. «Juste avant la frontière serbe, la police macédonienne nous a arrêtés, nous n'avons plus rien, plus un euro», se lamente-t-il.

Dans le nord de la Grèce, les numéros des passeurs s'échangent facilement. Les rendez-vous se fixent à l'hôtel Hara, à proximité de l'autoroute qui monte vers la capitale, Skopje, où un petit village de tentes s'est installé sur le parking. Selon les organisations humanitaires, il est possible de traverser la frontière depuis le village grec de Chamilo, à cinq kilomètres d'Idomeni, en direction de Moïn, un faubourg déshérité de la ville macédonienne de Gevgelija. Mais pour que la police macédonienne ferme les yeux, il est nécessaire de payer le prix. Et d'espérer ensuite faire bon voyage jusqu'à la frontière serbe. ◆



# L'impasse grecque, moteur du désespoir

**Alors que l'accord avec Ankara, prévoyant le renvoi en Turquie des réfugiés, apparaît de plus en plus compromis, près de 55 000 personnes seraient bloquées en Grèce.**

L' image est saisissante: lundi, quatre hommes ont tenté de franchir à la nage les 26 kilomètres qui séparent la Grèce de la Turquie. En sens contraire du flux qui s'est déversé sur l'Europe ces derniers mois. Filmés par des volontaires, ils ont ensuite été interceptés par des garde-côtes grecs et ramenés sur l'île de Chios. Une tentative absurde, mais aussi un geste de désespoir pour des migrants qui avaient pourtant payé cher pour faire clandestinement le chemin inverse quelques semaines auparavant. En réalité, ces quatre-là avaient peu de chance, même sans être interceptés, de réaliser cette traversée. Mais la situation est dans une telle impasse en Grèce que certains sont visiblement prêts à tout pour rompre l'immobilisme douloureux dans lequel ils se trouvent. A ce jour, 8352 migrants sont bloqués sur les îles grecques, avec interdiction de les quitter avant que leur sort ne soit fixé. C'est la nouvelle donne depuis le 20 mars suite à l'accord entre l'Union européenne et la Turquie: les migrants arrivés après cette date sur les îles doivent y rester dans l'attente de leur enregistrement et de leur éventuelle demande d'asile en Grèce. Ou de leur renvoi en Turquie. Mais les démarches sont si lentes, les conditions de vie dans les camps de détention tellement difficiles, que certains peuvent visiblement perdre la tête, jusqu'à se jeter à l'eau.

**Austérité.** L'avenir n'est guère encourageant: injuste, cynique et bancal, l'accord Europe-Turquie est de surcroît désormais menacé. Depuis qu'Ankara a officiellement annoncé son refus de modifier la loi antiterroriste pour satisfaire aux critères de la libéralisation des visas, celle-ci semble compromise. Avec le risque de voir la Turquie lâcher la bride des passeurs, qui pourraient à nouveau inciter les migrants à tenter en masse la traversée. Dans l'immédiat, le flux a beau s'être considérablement réduit depuis le 20 mars, il ne s'est jamais totalement arrêté. Pour

preuve, lundi, plus de 70 migrants ont accosté sur les îles grecques. Et le nombre total de réfugiés présents en Grèce ne fait que croître. Sans que personne ne sache réellement ce qu'ils deviendront dans ce pays ruiné par six ans d'austérité.

Au dernier décompte, 54 341 migrants se retrouvent ainsi coincés en Grèce. Dont 10 000 rien qu'à Idomeni, à la frontière avec la Macédoine, dans un camp que les autorités grecques espèrent vider fin mai. En persuadant tous ces obstinés qui rêvent encore d'une réouverture des frontières des Balkans qu'il est plus «raisonnable» de rejoindre les camps plus organisés, ouverts récemment dans la région. Mais à qui s'adresse-t-on? En majorité à des gens qui ont souvent investi toute leur fortune pour fuir la mort et les bombardements, et qui se retrouvent coincés à la frontière nord de la Grèce, sans parfois accepter ce tour funeste du destin.

**Etat de choc.** Vendredi, un membre de Médecins sans frontières en poste à Idomeni évoquait, sur le site de l'ONG, les cas auxquels il était confronté: un jeune Syrien de 22 ans en état de choc intense, après avoir appris que sa sœur venait de mourir lors d'un bombardement sur Alep. Un gamin de 7 ans, incontinent depuis qu'il a vu mourir son père sous ses yeux. *«Ces gens ne laissent pas ces expériences derrière eux alors qu'ils ont fui pour sauver leur peau. Elles les suivent comme une ombre»,* atteste-t-il. Avant d'ajouter: *«Ils ont réussi à fuir mais se retrouvent confrontés à un nouveau défi à Idomeni. Ils vivent dans la peur: celle de recevoir de mauvaises nouvelles de ceux qui sont restés au pays. Peur de l'inconnu ici, et d'être renvoyés là-bas.»*

Contrairement aux quatre désespérés qui ont tenté le retour en Turquie à la nage, l'immense majorité des migrants refusent d'y être rapatriés. Une option qui pourrait être abandonnée prochainement: selon le tabloïd allemand *Bild*, les dirigeants européens seraient déjà en train de réfléchir à un plan B pour éviter un nouveau tsunami humain cet été, si le fil était rompu avec Ankara. Dans cette attente, certains sautent le pas: selon la presse macédonienne, 800 migrants auraient franchi illégalement la frontière avec la Grèce depuis le début de la semaine.

**MARIA MALAGARDIS**